

Je ne peux pas regarder les gens sans interroger leur visage. Depuis que je suis rentrée, c'est ainsi. J'interroge leurs lèvres, leurs yeux, leurs mains. À leurs lèvres, à leurs yeux, à leurs mains, je demande. Devant tous ceux que je rencontre, je me demande : M'aurait-il aidée à marcher, celui-là ? M'aurait-il donné un peu de son eau, celui-là ? J'interroge tous ceux que je vois – passants, inconnus – le facteur, les amis d'avant, la vendeuse – je les interroge tous, partout, n'importe où, tous ceux qu'on frôle ou qu'on côtoie ou qu'on fréquente au long de la vie. Je ne peux pas m'empêcher de les regarder et de les interroger. C'est ainsi que je partage les gens depuis que je suis rentrée. Ceux-là, je sais au premier regard qu'ils ne m'auraient pas aidée à marcher, qu'ils ne m'auraient pas donné une gorgée à boire, et je n'ai pas besoin qu'ils parlent pour savoir que leurs voix sont fausses, fausses leurs paroles. Ceux-ci, je les scrute plus longuement bien que j'aie lu tout de suite leur réponse. Je les interroge avec désespoir tant je voudrais qu'ils fussent de ceux qui m'auraient aidée, tant je voudrais pouvoir les aimer – mon père, quand je suis rentrée... J'essaie de découvrir dans un pli de leurs lèvres, dans un éclair involontaire de leurs yeux le signe d'un peut-être. J'essaie avec désespoir. Leurs lèvres, leurs yeux restent avarés. Eux non plus... Alors qui ? Qui me reste-t-il ? Et je continue d'interroger. Ceux dont je sais au premier regard qu'ils m'auraient aidée à marcher sont si peu... Je me dis que je suis stupide. Je n'ai plus besoin qu'on m'aide à marcher, je n'ai plus besoin qu'on me donne à boire, je n'ai plus besoin qu'on partage son pain avec moi. Maintenant c'est fini. Je ne peux me retenir d'interroger les visages et les mains, les mains et les yeux. C'est une quête misérable. Ce ne sont plus ces questions-là qu'il faut poser aux gens qu'on rencontre dans la vie, mais ceux dont j'ai vu les lèvres s'amincir, le regard se ternir, je n'ai plus rien à leur dire. Je me dis : c'est stupide, il faut passer outre. Je me dis que vraiment cela n'a plus d'importance aujourd'hui. Qu'est-ce qui a de l'importance, aujourd'hui ? Il reste que je connais des êtres plus qu'il n'en faut connaître pour vivre à côté d'eux et qu'il y aura toujours entre eux et moi cette connaissance inutile.

Charlotte Delbo,
extrait de *Mesure de nos jours*, pages 42-43,
tome III de *Auschwitz et après*,
les éditions de Minuit, 1971.